



*Lettre électronique n°13
printemps- spring 2017*

*Association des Amis de l'église
de Varengueville s/Mer*

*groupe de bénévoles Varenguevillais du
cimetière marin, de l'église St Valery
et de la chapelle St Dominique*

Notre lettre électronique printanière concerne principalement l'Art sacré. Nous revenons aussi sur Jean Francis Auburtin, pour une double raison : l'exposition qui lui est consacrée au musée des Beaux-Arts de Rouen et le photomontage présenté par notre association.

Philippe Clochepin, rédacteur.

The main subject of our Spring newsletter is religious art. However, we also return to the subject of Jean Francis Auburtin for two reasons, firstly his paintings are on show at present in the Musée des Beaux-Arts in Rouen and secondly, our association will be showing a photo montage about him in April.

Alison Dufour, editor.

L'Art sacré...

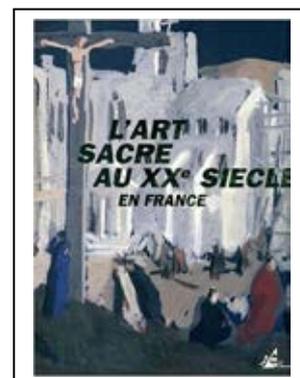
Pour commencer cette évocation de l'art sacré, tentons une définition : il n'est pas de l'art profane ! Il



est l'art lié à une croyance religieuse. Ainsi énoncé, l'art sacré s'étend sur la planète entière à toutes les croyances, et pas seulement le christianisme. Il couvre l'ensemble des arts : peinture, sculpture, danse, musique... ayant pour but l'expression du sacré, des vitraux des cathédrales occidentales au gospel afro-américain, en passant par les mandalas tibétains et la calligraphie coranique... et bien plus encore. C'est dire que l'art sacré n'a pas attendu le 20^{ème} siècle pour exister. Il n'est pas question ici de couvrir des milliers d'années (de nombreux livres évoquent cela, voir page 5). C'est surtout de ce siècle dernier dont il va être question ici, d'une part, pour ne pas être trop long et d'autre part, pour faire le lien avec la conférence de Martine Sautory, le 6 mai prochain. Il sera donc question de l'Art sacré chrétien.



L'art sacré apparaît comme *le beau visage* des religions. C'est ce qui permet d'évoquer le dieu (ou les dieux) sans polémique communautariste ou idéologique. Il est (par exemple) possible à un non-croyant d'apprécier l'Art Sacré, et, nous le verrons aussi, à des artistes athées de répondre à des commandes d'Art Sacré, tant « il est plus sûr de s'adresser à des génies sans la foi qu'à des croyants sans talent » (Père Marie-Alain Couturier). Le début du 20^{ème} siècle est marqué par deux éléments, un constat : les artistes ne sont plus en lien avec l'église, depuis quelques dizaines d'années déjà, et par une nouvelle réalité : la loi de 1905 marque la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Le tragique événement guerrier de 1914-1918 va être un élément marquant pour le renouveau de l'Art sacré.



Après la 1^{ère} guerre mondiale, les Ateliers d'Art Sacré (installés rue de Furstenberg, 6^{ème} arrondissement de Paris) reçoivent de nombreuses commandes pour réparer les dégâts subis par les églises. Il est alors question de former des artisans à la pratique de l'art chrétien, à la fois dans la tradition et dans la modernité (utilisation du béton par exemple). Les Ateliers forment à différents savoir-faire : fresque, sculpture, vitrail, orfèvrerie. Ce fut le cas, par exemple, du peintre Henri de Maistre (1891-1953) qui intègre les Ateliers en 1920 (une grande partie de son travail est présenté au Musée des Beaux-Arts de Bernay) ; et du peintre Henri Marret (1878-1964) qui a travaillé pour la reconstruction des églises du Pas-de-Calais (dont la cathédrale d'Arras).

L'idée est de faire de l'art religieux, et avant tout de l'art. Parmi les pionniers de cet élan artistique : Georges Desvallières (1861-1950), Maurice Denis (1870-1943) co-créateurs des Ateliers (le 5 novembre 1919) et Georges Rouault (1871-1958). Ces artistes sont également proches du philosophe thomiste (en référence à François d'Aquin) Jacques Maritain (1882-1973), qui publie, en 1920, *Art et scolastique*.



Aux Ateliers s'engage un travail dans l'esprit du compagnonnage. Une fois « Compagnons » les artistes exécutent collectivement des chantiers d'églises. Maurice Denis donne le ton : « Je proscriis l'académisme parce qu'il sacrifie l'émotion à la convention et à l'artifice, parce qu'il est théâtral ou fade. Je proscriis le réalisme parce que c'est de la prose et que je veux de la musique avant toute chose, et de la poésie. Enfin, je prêcherai la beauté. La beauté est un attribut de la divinité. »

Maurice Denis est membre du Tiers Ordre dominicain. Il est aussi lié à l'Action Française de Charles Maurras (un mouvement politique monarchiste et nationaliste). Les Ateliers suivront ce chemin... Le peintre dénonce la démocratie de l'époque comme un système qui a « vicié les conditions de la pensée, de l'art, de la vie, de la piété elle-même ».

Un jeune dominicain, Pierre Couturier (1897-1954) (voir page 13), s'engage dans les Ateliers et sur ce double terrain, artistique et politique. Lorsque le pape Pie XI condamne le mouvement, le 20 décembre 1926, Pierre Couturier suit la décision papale. C'est lui (peintre verrier, notamment) qui dynamise l'Art sacré chrétien. Il sera rejoint dans cette aventure artistique par Raymond Régamey (1900-1996) (voir page 15). Le premier est artiste, le second est historien de l'art. Ils se complètent.

Ils œuvrent notamment pour la revue *L'Art sacré*, créée par l'écrivain Joseph Pichard (1892-1973) en juillet 1935. Une des raisons d'être de la revue est de faire connaître l'Art sacré auprès des commanditaires potentiels, à commencer par le clergé lui-même. Elle est rapidement publiée (pour des raisons économiques) par les éditions du Cerf (fondées en 1929 et gérées par l'ordre des dominicains) qui placent ceux que nous appellerons désormais Marie-Alain Couturier et Pie-Raymond Régamey, à la tête de la revue (en janvier 1937).

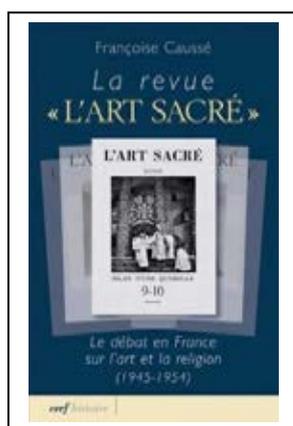
Un des grands moments de cette aventure amicale, religieuse et artistique, est l'appel à la participation de grands noms de l'époque pour la toute nouvelle église d'Assy, Notre-Dame-de-Toute-Grâce (commencée en 1938 et consacrée en 1950). A côté d'artistes croyants, les Pères dominicains, Couturier et Régamey, convoquent des artistes non croyants, parmi lesquels -probablement- Georges Braque, Pierre Bonnard et Fernand Léger -plus sûrement.

La liste des participants est édifiante : voir page 12.

La réaction du clergé n'est pas tendre, le diocèse de Strasbourg ira même jusqu'à donner des consignes pour tout artiste désirant travailler pour l'Eglise. Mais les deux hommes persistent.

Une réaction similaire avait déjà eu lieu en 1923, lorsqu'Auguste Perret (avec son frère Gustave) avait construit l'église Notre-Dame du Raincy (Seine-St Denis), en utilisant notamment les ressources du béton. Le béton est aussi utilisé par Paul Tournon, en 1928, pour l'église du Saint-Esprit à Paris (12^{ème} arrondissement). La coupole est inspirée par la Sainte Sophie d'Istanbul. De son côté, l'architecte bénédictin Dom Paul Bellot essaye de concilier l'ancien et le moderne.

L'église est certes un lieu de prière, ce qui n'empêche pas l'art (au sens pluriel, des Arts) d'y pénétrer, et avec (lorsque cela est possible) les grands artistes de chaque époque (comme cela existait au Moyen-Age, à la Renaissance...). C'est une démarche similaire qui a animé, Georges Braque et Raoul Ubac pour Varengeville.



« Il faut qu'ils épousent la beauté du monde : et parfois c'est en eux qu'elle réside, et c'est de leur imagination et de leur cœur qu'elle rayonne et illumine les maisons, la route et les hommes comme un soleil. »

« L'art religieux de notre temps ne peut pas être un art décoratif : il doit être un certain témoignage avant tout : un art de représentation : Rembrandt. »

« Ce qui fait la perfection d'une œuvre d'art, c'est toujours un maximum d'individualisation, une perfection de la singularité. Toute généralisation en art est abâtardissement et académisme. »

Marie-Alain Couturier (1947)

« Ne nous y trompons pas : aux très grandes époques, l'art n'est rien d'autre qu'un langage. Non pas un décor. Même s'il s'exprime en termes très difficiles. Car il n'est pas sûr du tout que le devoir des artistes soit de faire que ce langage soit accessible ». M.-A. Couturier (1951)

Dans les années qui suivent, les principales réalisations sont dues à des initiatives individuelles. La hiérarchie ecclésiastique les a accueillies une fois terminées, elle ne les a pas fait naître. Il est possible de citer –en plus de la chapelle de Vence, à l'initiative d'Henri Matisse (1951) -, la chapelle de Ronchamp à l'initiative de Le Corbusier (1955), le couvent de l'Arbresle encore Le Corbusier (1959), la chapelle Ste Thérèse à Hem avec l'architecte Hermann Baur et Alfred Mannesier (1958), l'église d'Audinghen (reconstruite en 1960) avec le couple Alexandre Colladant (architecte) et Geneviève d'Andréis (fresque), à deux pas du Cap Gris Nez.



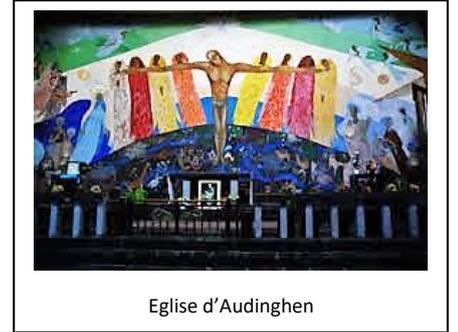
Chapelle de Vence



Chapelle de Hem

Ce fut le cas pour le projet des vitraux de l'église St Valery, tout d'abord refusé puis encouragé par André Malraux, devenu ministre des Affaires culturelles du gouvernement du Président De Gaulle.

Notons, toutefois, l'exemple de l'église d'Audincourt dans le diocèse de Besançon pour laquelle l'autorité diocésaine elle-même suscite, contrôle et appuie l'un des efforts les plus remarquables pour le renouveau de l'art sacré. Le curé Louis Prenel, avec l'accompagnement du Père Couturier, mobilise Maurice Novarina pour l'architecture, Fernand Léger pour les vitraux, Jean Bazaine pour une mosaïque de façade et Bazaine encore pour les vitraux du baptistère (après le désistement de Joan Mirò), et les savoir-faire de Jean Hébert-Stevens et Paul Bonny.

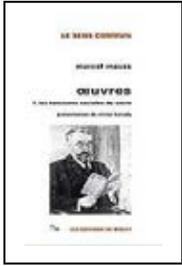


Eglise d'Audinghen

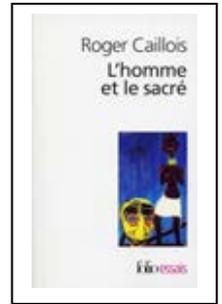


Quelques dizaines d'années plus tard, le pape Jean-Paul II, donne raison à cette démarche artistique. Déjà, au moment du concile Vatican (avec Paul VI) la *Constitution Gaudium et Spes* (Joie et Espoir) avait jeté les bases de relations renouvelées entre l'Eglise et la culture ; les Pères conciliaires soulignèrent « la grande importance » de la littérature et des arts dans la vie de l'homme. Jean-Paul II déclare (le 23 avril 1999) : « L'Eglise a besoin de l'art. Mais peut-on dire que l'art a besoin de l'Eglise ? La question peut paraître provocante. L'artiste est toujours à la recherche du sens profond des choses, son ardent désir est de parvenir à exprimer le monde de l'ineffable. Comme ne pas voir alors quelle grande source d'inspiration peut être pour lui cette sorte de patrie de l'âme qu'est la religion ? »

Et le pape Benoît XVI d'ajouter (le 21 novembre 2009) : « Qu'est-ce qui peut redonner l'enthousiasme et la confiance, qu'est-ce qui peut encourager l'âme humaine à retrouver le chemin, à lever vers l'horizon, à rêver d'une vie digne de sa vocation sinon la beauté ? » Dans son discours aux artistes, le pape évoquera le père du cubisme : « Le peintre Georges Braque dit « L'Art est fait pour troubler, alors que la science rassure ». La beauté frappe, mais c'est ainsi qu'elle rappelle l'homme à son destin ultime, qu'elle remet en marche, qu'elle le remplit à nouveau d'espérance, qu'elle lui donne le courage de vivre jusqu'au bout le don unique de l'existence. » Il ajoute : « Je vous encourage à exprimer toujours mieux, à travers la beauté de vos œuvres, le mystère de Dieu et le mystère de l'homme. »



Pour aller plus loin (et en attendant le livre de Martine Sautory) : Roger Caillois, *L'Homme et le sacré*, Gallimard, 1939 (Folio, 1988) - Marcel Mauss, *Les Fonctions sociales du sacré*, Editions de Minuit, 1968 - Camille Tarot, *Le Symbolique et le sacré. Théorie des religions*, La Découverte, 2008 - Laurence Bertrand-Dorléac, *L'ordre sauvage. Violence, dépense et sacré dans l'art des années 1950-1960*, Gallimard, 2004 - Titus Burckardt, *Principes et méthodes de l'art sacré*, Dervy, 2011 - Jean-Jacques Wunenberger, *Le Sacré*, PUF Que Sais-je n°1912, 2015 - Roland Recht, *Le croire et le voir. L'art des cathédrales*, Gallimard, 1999 - ou encore Edmond Lemaître, François-René Tranchefort, *Guide de la musique sacrée et chorale profane*, Fayard, 1992 - Henri Agel, *Le cinéma et le sacré*, 1951, etc.



Notre propos s'arrête donc ici pour laisser la place à la conférence de Martine Sautory. Juste, et pour conclure, ces deux phrases à propos de Braque, que le Père Couturier a rencontré dès 1937 :

« Il reconstitue le chaos natif ou naïf [...] Le chaos, mot grec, signifiait paradoxalement, à l'origine, ouverture et abîme, c'est-à-dire libération [...] Par la grâce de Braque, nous voici revenus à l'*origine* du regard. Au lieu de reculer dans la perspective, les choses avancent vers le regardeur. Les forces naturelles sont rendues à leur ancien mystère, avant leur décryptation. » Francis Ponge.

« Avec un peu de chance, nous saurions enfin, grâce aux tableaux modernes, ce qu'est le sacré ». Jean Paulhan.

Il avait à cœur, quoiqu'il en soit, « d'aller au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau », selon le célèbre vers de Charles Baudelaire.

Georges Braque et l'Art sacré

conférence organisée par l'association des Amis de l'église
de Varengeville-sur-Mer

présentée par **Madame Martine Sautory**
de l'Institut Supérieur de Théologie des Arts - ICP. – historienne de l'art



Chapelle St Dominique
Varengeville-sur-Mer
samedi 6 mai 2017
à 18h

entrée gratuite

l'interview...

avant cette conférence, notre rédaction a effectué cet interview avec
Martine Sautory...

Vous êtes historienne de l'art, quel est actuellement votre statut ? Et quelles sont vos activités ?

Aujourd'hui après avoir travaillé au Musée en Herbe à la Halle Saint-Pierre à Paris, au Musée des Années 30 à Boulogne-Billancourt, puis pour la famille du peintre Maurice Denis, je suis historienne de l'art indépendante. J'ai de multiples activités autour de la recherche en histoire de l'art. En ce moment, à la demande de la mairie de Varengueville, je prépare une brochure sur les vitraux de Georges Braque. L'été, j'écris des articles sur *les chapelles d'artistes du 20^{ème} et 21^{ème} siècle* pour le journal *La Vie*. Je donne des conférences et participe à des colloques et journées d'étude. Je suis également coordinatrice des activités de la Galerie Saint-Séverin (Paris 5^{ème}) gérée par l'association Art Culture et Foi /Paris.

Comment est venu le projet d'écrire sur Braque et l'Art sacré ?

En 2012, je suis venue en reportage à Varengueville pour le journal *La Vie*. J'ai été accueillie par M. Patrick Boulter, maire de Varengueville, qui tenait à me faire découvrir la chapelle Saint-Dominique. C'est au cours de cette visite que j'ai réalisé qu'aucune étude sur les vitraux de Georges Braque n'avait été faite, ni sur sa participation à l'Art sacré des années cinquante. Comme, à ce moment-là, je suivais les cours de l'Institut Supérieur de Théologie des Arts, j'ai proposé ce sujet de recherche à mon directeur de mémoire qui l'a accepté avec enthousiasme. Lui aussi a eu un coup de cœur pour votre charmant village ! Après la parution de mon article, M. Philippe Monart, voisin de Saint-Dominique, qui avait déjà rassemblé des informations sur la chapelle, m'a contactée. Nous avons échangé nos sources et sommes restés en lien depuis lors. Il m'a aidé à faire les recherches auprès de l'archevêché de Rouen et aux archives du centre départemental de Darnétal.

Comment avez-vous mené vos recherches ? Et où en est votre document écrit ?

Tout est parti de ma lecture d'un article, paru en 1963, sur les vitraux de Braque à Varengueville dans la *Revue de la céramique et du verre*. J'y ai découvert que le père Marie-Alain Couturier, dominicain animateur du Renouveau de l'Art sacré du milieu du XX^{ème} siècle, avait accompagné Braque dans la réalisation de ses premiers vitraux. J'ai donc commencé par consulter ses archives à la bibliothèque dominicaine du Saulchoir à Paris puis j'ai tiré mon fil. J'ai fait de nombreuses recherches aux Archives nationales à Pierrefitte-sur Seine, aux Archives nationales du Monde du travail à Roubaix dans le fonds du peintre verrier Paul Bony qui a réalisé les vitraux de Saint-Dominique. J'ai trouvé beaucoup d'éléments concernant l'église Saint-Valery à la Médiathèque de l'architecture et du patrimoine à Charenton-le-Pont qui conserve les archives des bâtiments classés au titre de Monuments historiques. J'ai voyagé à travers la France jusqu'à l'église d'Assy pour voir la porte du tabernacle de Braque, à la fondation Maeght à Saint-Paul de Vence pour le dernier vitrail de Braque et à l'abbaye de Ligugé pour leur collection d'émaux. C'est seulement après avoir établi un premier catalogue des œuvres de Braque en lien avec l'Art sacré que j'ai rencontré M. Quentin Laurens, ayant-droit de Georges Braque. Il m'a confié des photos de projets inédits qui sont venus compléter mes travaux.

J'ai terminé mon mémoire universitaire, il y a quelques mois. Je travaille à une publication grand public pour la mairie de Varengueville et l'association des Amis de l'église de Varengueville.

Sans dévoiler le contenu de votre intervention, quels seront les grands axes de la conférence du 6 mai prochain ?

Dès ma première visite à Varengueville, j'ai été frappée par les vitraux de la chapelle Saint-Dominique qui sont très originaux. Je me suis longuement interrogée sur la présence de ce que je lisais comme deux serpents. Ils étaient pour moi énigmatiques. Ils m'ont résisté plus de trois ans avant que je puisse en faire une lecture satisfaisante. Je leur consacrerai une grande partie de ma conférence ainsi qu'au vitrail de Saint-Valery. Depuis ma conférence de 2013 à Varengueville à l'occasion du cinquantenaire de la mort de Braque, j'ai fait des découvertes importantes.

Je tenterai de répondre à la question de l'intérêt de Braque pour l'Art sacré. Pourquoi et comment a-t-il répondu à l'appel du père Couturier qui invitait les grands artistes même sans la foi à venir travailler pour l'église ? Braque était-il croyant ? Même si la question demeure nous le découvrirons dans la grâce de sa liberté !

Programmation actuelle :

- 15 mars, « Georges Braque, une quête de vérité », dans le cadre du Marais chrétien, Paris,
- 6 mai « Georges Braque et l'Art sacré », Varengueville, chapelle Saint-Dominique,
- 12 mai, « Georges Braque : de la palette à l'oiseau », l'Institut catholique de Paris, dans le cadre du colloque international *Création artistique et théologie de l'Esprit Saint, De l'apparaître à l'envol* »,
- 7 septembre, « Georges Braque et Paul Nelson à Varengueville » (titre provisoire), au musée des Beaux-Arts de Rouen.

Religious Art...

To begin with, let us try to define religious art: obviously it is not profane! It is linked to religious belief and thus covers all beliefs and not only Christianity. It includes all forms of art: painting, sculpture, dance, music... that express what is sacred, from stained glass windows in Western cathedrals to Afro-American gospel songs, from Tibetan mandalas to Koranic calligraphy and so on. Religious art has existed for thousands of years but in this newsletter we shall deal with twentieth-century Christian art in order to link up with the subject of a talk on May 6th by Martine Sautory.



Audincourt Church.

Religious art shows the « beautiful face » of religions, thus allowing the evocation of God (or gods) acceptable to all. For example non-believers can appreciate religious art and, as we shall see later, it is possible for atheists to produce religious art since « it is better to request art from an unbelieving genius than a believer without talent » (Father Marie-Alain Couturier) The beginning of the 20th century is marked by two important facts: firstly for several decades artists had no longer been linked to the church and secondly in France, the 1905 law separating Church and State.

The tragedy of the First World War was an important milestone in the rebirth of religious art. After the 1914-18 war, the « Ateliers d'Art Sacré », (Religious Art Studios) in Paris received many orders to repair war-damaged churches. Craftsmen were trained in methods of religious art, both traditional and modern, for example in the use of concrete. They learnt the art of frescoes, sculpture, stained glass and gold and silverware.

Such was the case of the painter Henri de Maistre (1891-1953), who entered the studios in 1920 (much of his work can be seen in the Musée des Beaux-Arts in Bernay, Eure) and the painter Henri Marret (1878-1964) who worked on the rebuilding of churches in the Pas de Calais region including Arras Cathedral.

The idea was to produce religious art but above all art. Amongst the pioneers of this movement were Georges Desvallières (1861-1950) and Maurice Denis (1870-1943) co-creators of the studios and Georges Rouault (1871-1958). These artists were close to the Thomist philosopher Jacques Maritain (1882-1973) who published « Art and Scholasticism » in 1920.

The studios were organised in the traditional way. Once the artists had become master craftsmen, they worked together on each project. Maurice Denis said « I banish academicism because it sacrifices emotion to convention and artifice, because it is either exaggerated or dull. I banish realism because it is prose and above all I want music and poetry. I advocate beauty. Beauty is a symbol of the divine. »

Maurice Denis was a member of the Dominican Third Order and was also linked to Charles Maurras's « Action Française », a nationalist and royalist movement. The studios adhered to this political movement. Denis denounced the democracy of the period as a system which » contaminated thought, art, life and even piety. »

A young Dominican, Pierre Couturier (1897-1954) joined the studios and adhered to their artistic and political beliefs. However, when Pope Pius XI condemned the movement in 1926, Couturier followed him. Couturier was a glass painter who revitalized Christian religious art. He was joined in this adventure by Raymond Régamey (1900-1996). Couturier, the artist and Régamey, the art historian were ideal partners.



They worked together on the magazine « Art Sacré », created by the writer Joseph Pichard (1892-1973), in July 1935. One of the magazine's goals was to make religious art known to possible future customers, principally the clergy. For economic reasons, it was published by Cerf, a publishing house founded in 1929 and managed by the Dominicans. In January 1937, Couturier, now Father Marie-Alain Couturier and Régamey, now Father Pie-Raymond Régamey, became the magazine's directors.



One of the great ventures of this religious and artistic partnership was the call for artists to participate in a completely new church « Notre Dame de Toute Grâce » on the Assy Plateau in the French Alps, which was begun in 1938 and consecrated in 1950. Not only were Christian artists called upon but possible non-believers such as Georges Braque and certain non-believers like Pierre Bonnard and Fernand Léger. The list of participants is impressive.

The reaction of the clergy was severe, the Strasbourg diocese went as far as to give strict orders to any artist who wished to work on the project. However Couturier and Régamey persisted in the venture.

A similar reaction had already occurred in 1923 when Auguste Perret and his brother Gustave built the Notre Dame church in Raincy near Paris using concrete. Concrete had also been used by Paul Tournon in 1928 for the Saint-Esprit church in Paris, whose dome was inspired by that of Saint Sophia's church in Istanbul. The Benedictine architect Dom Paul Bellot tried to reconcile old and new.

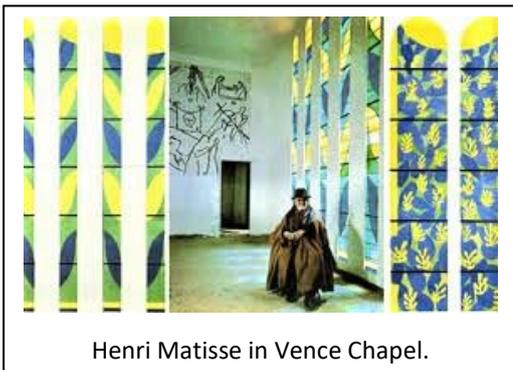
A church is a place of prayer but that has never prevented the presence of art and the contribution of great contemporary artists from the Middle Ages onwards. A similar reasoning led to Georges Braque and Raoul Ubac working in the church in Varengeville.

« They must espouse the beauty of the world and sometimes it resides in them and it is from their imagination and their heart that it shines and lights up the houses, paths and mankind like the sun. »

« Religious art of our time cannot be decorative art – it must above all bear witness: the art of representation: Rembrandt. »

« What makes a masterpiece perfect is a maximum of individualization, absolute uniqueness. All generalisation in art is degeneration and academicism. » Marie-Alain Couturier (1947).

« Make no mistake: in the greatest periods of history, art is nothing other than a language. Not a decor. Even if it is expressed in the most difficult terms. For it is not at all certain that the duty of artists is to make this language accessible. » M-A Couturier (1951).



Henri Matisse in Vence Chapel.

In the years that followed, most projects were the result of individual undertakings. The church hierarchy welcomed them once they were finished, but did not create them. Examples are the chapel at Vence, on the initiative of Henri Matisse(1951), the chapel at Ronchamp (Le Corbusier 1955), the Arbresle Convent (Le Corbusier again in 1959), Saint Theresa's Chapel at Hem (Hermann Baur and Alfred Mannesier 1958) and Audinghen Church near Cap Gris Nez, rebuilt in 1960 by Alexandre Colladant, architect, Geneviève d'Andreis doing the frescoes.

It was the case too for the stained glass windows in St Valery's Church – they were refused at first and later encouraged by André Malraux, Minister for Culture in De Gaulle's government.

However, it is interesting to note that at the church at Audincourt, the diocese of Besançon initiated and supported one of the most remarkable efforts in the rebirth of religious art. The priest, Louis Prenel, accompanied by Father Couturier, called on Maurice Novarina to be the architect, on Fernand Léger for the stained glass windows, Jean Bazaine for the mosaic on the facade and, when Joan Miro refused the contract, Bazaine again for the stained glass windows of the baptistry. They were also helped by Jean Hébert-Stevens and Paul Bony.

Several decades later, Pope John Paul II agreed fully with this artistic venture. Before this ,at the Vatican Council presided by Paul VI, the *Constitution Gaudium et Spes* (Joy and Hope) which laid the foundations for renewed relations between the Church and culture – the Council members underlined the « great importance « of literature and art in people's lives. John-Paul II declared on 22nd April 1999, « The Church needs art. But can one say that art needs the Church? The question may appear provocative. The artist is always searching for the deepest meaning of things, his burning desire is to be able to portray the inexpressible world. Surely we must therefore see what a great source of inspiration this kind of home of the soul which is religion may be for him. »

On November 21st 2009, Pope Benedict XVI added « What can bring back enthusiasm and confidence, what can encourage the human soul to discover its pathway, to look up to the horizon, to dream of a life worthy of its vocation, if not beauty? »

In his speech to artists, the Pope mentioned the father of Cubism : « The painter Georges Braque said « Art is made to confuse whereas science reassures » Beauty is striking but this is how it reminds man of his ultimate destiny, how it pushes him forward, how it fills him once again with hope and how it gives him the courage to live the unique gift of his existence to the full. » He adds: « I encourage you to express through the beauty of your works, the mystery of God and the mystery of mankind. »

To conclude, two quotations about Braque whom Father Couturier met in 1937.

« He rebuilds chaos, native or naive...Chaos, a Greek word, originally meaning opening or abyss, in other words, freedom... Thanks to Braque we have returned to the origin of looking. Instead of the eye retreating into the distance, the subject moves towards the spectator. Natural forces retrieve their original mystery before their interpretation. » Francis Ponge

« With a little luck, we may at last know, thanks to modern paintings, what the sacred is. » Jean Paulhan

A quotation from the poet Charles Baudelaire which could be applied to Braque: his greatest desire was « to go to the depths of the unknown in order to find something new. »

GEORGES BRAQUE AND RELIGIOUS ART

A talk organised by “Les Amis de l’Eglise de Varengueville” (The Friends of Varengueville Church.) The speaker is Madame Martine Sautory, Art Historian, Institut Supérieur de Théologie des Arts-ICP.

Chapelle St Dominique, Varengueville-sur-Mer, on Saturday 6th May 2017 at 6pm

Free entry



Before this talk, the editors interviewed Madame Sautory :

You are an art historian, could you explain your work?

In the past I worked at the Musée en Herbe (a children’s museum) in Paris, the Musée des Années 20 (Museum of the Twenties) in Boulogne Billancourt and then for the family of the painter Maurice Denis, but now I am an independent art historian, with many activities linked to my research.

At present I am preparing a book on Georges Braque's stained glass windows at the request of the Varengeville Town Council. Every summer I write a series of articles on chapels connected with 20th- and 21st- century artists for the magazine « La Vie ». In addition I give talks and take part in study days and conferences. I am also Activity Co-ordinator at the Saint-Severin Gallery in Paris, which is run by the Paris Art, Culture and Faith Association.

What were the origins of your project on Braque and Religious Art?

In 2012 I came to Varengeville to write an article for « La Vie » and the Mayor, Patrick Boulier, showed me St Dominic's Chapel. I realised that no study had been made of Braque's stained glass windows nor of his involvement in the religious art movement of the 1950s. At that time I was studying at the Higher Institute of Art Theology and when I suggested this as a subject for my dissertation, my tutor enthusiastically agreed. He too was enchanted by your village. When my article appeared in « La Vie », I was contacted by Mr Philippe Monart, who lives near the chapel and who had a lot of information about it. We exchanged our sources and have remained in close contact ever since. He has helped me with research at the Rouen Diocesan Archives and at the County Archives at Darnétal.

How have you carried out your research and how is it progressing?

Everything began when I read an article in 1963 in the « Revue de la céramique et du verre » about Braque's windows in Varengeville. There I discovered that Father Marie-Alain Couturier, the Dominican leader of the mid-twentieth-century Religious Art Revival movement, had helped Braque with producing his first stained glass windows. I therefore began my research at the Saulchoir Dominican Library Archives in Paris and followed the trail from there. I did more research at the National Archives at Pierrefitte-sur-Seine and in the Paul Bony collection at the National Archives of the World of Work at Roubaix. Paul Bony made the windows in St Dominic's Chapel.

I found a lot of information about Varengeville Church in the Architecture and Heritage Multimedia Library at Charenton-le-Pont where the archives concerning all the historical monuments are kept. I travelled across France to visit the Assy Church in order to see Braque's tabernacle door, south to St Paul de Vence where Braque's last window is to be found at the Maeght Foundation and to Ligugé Abbey to see their collection of enamels. It was only when I had produced the first catalogue of Braque's works linked to religious art, that I met Mr Quentin Laurens, Braque's heir. He gave me photos of projects that had not seen the light of day, and these completed my work.

I finished my university dissertation several months ago. Now I am working on a book for the general public, commissioned by Varengeville Council and the Friends of Varengeville Church Association.

Without unveiling its contents, could you give us a brief outline of your talk next May?

On my first visit to St Dominic's Chapel, I was struck by its unique stained glass windows. I often wondered about the significance of what I saw to be two snakes. They appeared most enigmatic and it took me more than three years to reach a satisfactory explanation. I shall talk in length about them and the window in St Valery's church as I have made some important discoveries since my last talk in 2013 for the fiftieth anniversary of Braque's death.

I shall try to explain why Braque was interested in religious art. Why and how he responded to Father Couturier's call for artists, even those without faith, to work for the church. Did Braque believe in God? Even if the question remains, we shall explore it in the grace of his freedom.

Coming events of Martine Sautory...

- March 15th « Georges Braque, a quest for truth » as part of Marais Chrétien Paris
- May 6th « Georges Braque and Religious Art » St Dominic's Chapel, Varengeville-sur-Mer
- May 12th « Georges Braque : from the palette to the bird » Institut Catholique Paris as part of the International Conference « Artistic Creation and the theology of the Holy Spirit, from appearance to flight »
- September 7th « Georges Braque and Paul Nelson at Varengeville » (provisional title) – Musée des Beaux-Arts Rouen.



L'église d'Assy...

De retour des Etats-Unis et du Canada, M.-A. Couturier reprend sa mission à Assy. En 1943, l'abbé Devémy a pressenti sans lui trois artistes : Pierre Bonnard pour l'autel latéral sud, Jean Bazaine pour les vitraux de la tribune, Jean Lurçat enfin, pour la tapisserie du chœur et sous réserve d'une subvention de l'État.

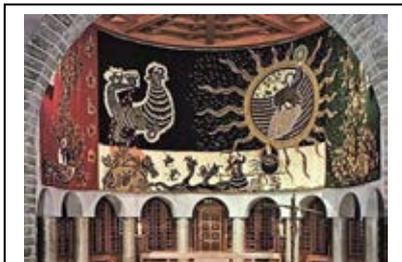
M.-A. Couturier obtient la subvention. Il commande à Fernand Léger la mosaïque de façade, à Georges Braque la porte du tabernacle et à Marc Chagall la décoration du baptistère. Jacques Lipchitz demande lui-même à réaliser une statue pour le baptistère (qui sera placée dans la nef en raison de sa taille).

Les commandes complémentaires : quatre vitraux de Georges Rouault, huit vitraux de Jean Berçot, Maurice Brianchon, Adeline Hébert-Stevens, Paul Bony et M.-A. Couturier lui-même pour les bas-côtés, sont faites conjointement avec l'abbé Devémy. Celui-ci a écrit en 1946 à Henri Matisse pour l'autel latéral nord et il a demandé à Germaine Richier un crucifix pour la crypte. Matisse ne lui répond favorablement qu'en 1949, une fois le projet de la chapelle de Vence engagé (la chapelle de Vence sera bénie en 1951).

M.-A. Couturier modifie la commande à G. Richier : elle est chargée du crucifix destiné au maître-autel. Le 16 avril 1948, le Père Couturier écrit : « les choses se sont faites d'homme à homme, très simplement et en allant de l'un à l'autre. Dans une grande confiance mutuelle, un même respect pour une tâche spirituelle que nous n'abordions pas tous sur le même plan mais à laquelle nous avons tous cru, en sentant la dignité, et, vis-à-vis de l'avenir, l'importance ».

Le 4 août 1950, Mgr Cesbron, évêque d'Annecy, consacre l'église des malades d'Assy.

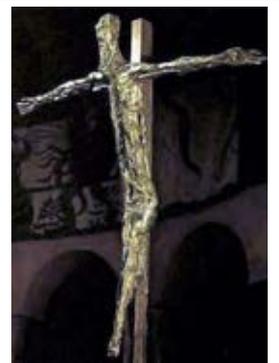
Les débats ont été nombreux et souvent houleux à propos de cette réalisation. C'est surtout le christ en bronze de Germaine Richier qui fit gloser abondamment (il fut retiré de l'église, par l'évêque d'Annecy au printemps 1951, sur la pression du Vatican, et ce, pendant plus de vingt ans !).



Jean Lurçat



Fernand Léger



Germaine Richier

Pourtant, Bernard Dorival (critique au musée d'art moderne de Paris) commentera ainsi l'église d'Assy : « L'église d'Assy ou la résurrection de l'art sacré », une entreprise qui « mettra pour jamais fin au divorce qui existait entre l'art et l'art chrétien ».

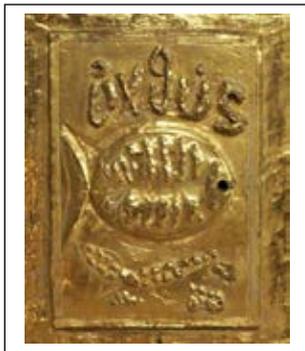
En Italie, Mgr Celso Costantini (secrétaire de la Congrégation *De propaganda fide* ; département de l'administration pontificale chargé de la diffusion du catholicisme, qui faisait de l'art religieux son domaine réservé) *allume* (comme l'on dit maintenant) l'œuvre de Richier : « Ce Christ est une image caricaturale qu'on veut faire passer pour un crucifix, une insulte à la majesté de Dieu, un scandale pour la piété des fidèles » (paru dans l'Osservatore romano, le quotidien du Vatican). Wladimir d'Ormesson (ambassadeur de la France auprès du Saint-Siège, père de l'écrivain Jean d'Ormesson) répond alors que les fonctions que Mgr Costantini occupe dans la hiérarchie : « ne lui ont laissé que peu de loisir pour se familiariser avec les différentes tendances de l'art moderne. »

Marie-Claude Rousseau (service culturel de l'université catholique d'Angers) assure que ce Christ est « Arbre de douleur et de tendresse » et que « ce corps-là, planté au cœur de l'église d'Assy, fait sens. »

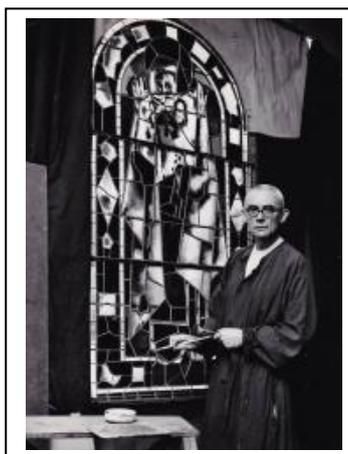
Le débat fait rage, et, quelque part, il est parfois, encore, d'actualité...

La porte de Georges Braque...

« Je croyais qu'il ne ferait qu'un petit truc quelconque – mais pas du tout – c'est une œuvre très élaborée, où se révèlent ses dons et son goût admirable », écrit, en 1948, le père Couturier. La porte, en bronze, est ornée du mot grec *ixtus* – « poisson », chacune des lettres renvoyant à Jésus : « Jésus-Christ, Fils de Dieu, sauveur » – et du symbole du poisson. Une porte, à l'identique, est offerte pour la chapelle St Dominique de Varengueville. Sur l'insistance de Madame Marcelle Braque et du curé Lecoq, et avec le soutien du Père Couturier, Braque, comme nous le savons, fera aussi les vitraux. Le Père Couturier notera dans son carnet : « Il le fait parce que le curé est vraiment gentil et qu'il s'occupe beaucoup de son église. » Et de préciser encore : « Il ne veut absolument pas qu'on en parle : c'est une affaire personnelle, entre lui, le curé, les gens du pays. À vrai dire, c'est Madame Braque qui a tout arrangé, et qui adroitement arrive à ses fins. »



Cérémonie chez les bénédictins.



Le Père Couturier.

Pierre Couturier est né dans une famille de meuniers, le 15 novembre 1897 à Montbrison. Il est décédé à Paris, le 9 février 1954. Il est bachelier ès lettres, latin et grec.

Blessé au pied droit au cours la 1^{ère} guerre mondiale, en 1917, il est évacué à Pau, où il continuera à dessiner et à peindre. Un ami de la famille, le peintre stéphanois Joseph Lambertson lui donne des cours de peinture. Après la guerre, il partage sa vie entre Montbrison et Paris, où il rencontre de jeunes artistes, dont Maurice Denis.

Il intègre les Ateliers sacrés, et étudie la peinture avec Georges Desvallières et il s'initie au travail de verrier auprès de Marguerite Huré. Il commence à nouer des amitiés avec Robert Boulet (peintre et archéologue), Pierre Dubois (chef de la section fresque des Ateliers) et le couple Jean Hébert-Stevens et Pauline Peugniez (maîtres verriers, dont la fille épousera Paul Bony, qui donnera son nom à l'atelier familial).

Ici sur la photo, de gauche à droite : Thomas Philippe, Maurice Denis et Marie-Alain Couturier.



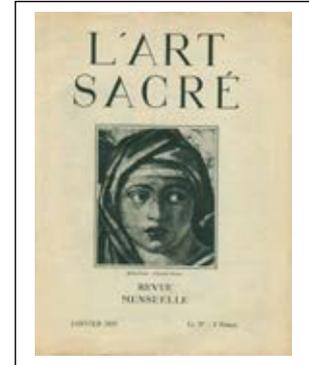


Chapelle du noviciat d'Amiens,
1925-1926.

C'est en 1924, qu'il reçoit « l'appel » à la vie religieuse. Il entre au noviciat des Dominicains à Amiens où il prend l'habit, sous le prénom de Marie-Alain. Il est ordonné prêtre le 25 juillet 1930. Il part à Rome pour étudier à l'université pontificale St-Thomas-d'Aquin (l'Angelicum). Il quitte Rome pour des raisons de santé et passe plusieurs mois au sanatorium de Thorenc près de Grasse. Il souffre d'asthme.

Vient le temps de la revue. Le Père Couturier écrit en janvier 1937 deux textes qui en définissent le programme : protéger la renaissance de l'art chrétien en aidant à former le goût et le discernement (éditorial « Servir »), ce qui implique une parole libre dans le choix des sujets, une critique des œuvres religieuses selon leur valeur d'art, et une recherche systématique de la valeur religieuse de l'art moderne (chronique « La liberté »).

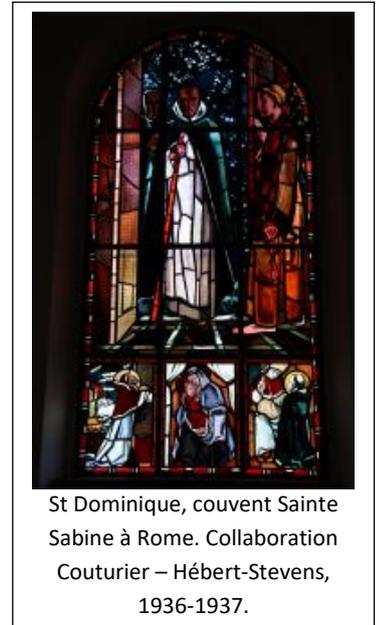
La revue se constitue un lectorat non négligeable, elle a près de quatre mille abonnés en 1939. Mais les bons artistes chrétiens sont rares. Dès avril 1937, le problème est clairement désigné : la seule solution pour ranimer l'art religieux moribond est d'aller puiser dans la vitalité de l'art profane.



C'est grâce à Pie Régamey (voir page 15) que la revue a fonctionné jusqu'en 1948. L'année suivante, *L'Art sacré* repart avec le n° 1-2 de septembre 1949. Une priorité est donnée aux images, notamment par M.-A. Couturier. Ce dernier souhaite que les artistes chrétiens s'engagent plus et se risquent sur le plan artistique.

Deux expositions vont accompagner la démarche des Pères Couturier et Régamey. La première est organisée par Joseph Pichard, en 1938, et réunit, au Pavillon de Marsan (au Louvre) : Marc Chagall, André Derain, Charles Dufresne, Maurice Utrillo, Henry de Waroquier, Georges Rouault. La seconde est organisée, au Petit Palais par J. Hébert-Stevens, Pauline Peugniez et M.-A. Couturier, en juin 1939. Elle s'intitule : « Vitraux et tapisseries modernes ». L'exposition présente pour la première fois des œuvres religieuses qui voisinent fraternellement avec des œuvres profanes signées de Georges Braque, Pablo Picasso, Fernand Léger et Jean Lurçat.

L'abbé Jean Devémy, curé de la future église d'Assy en Haute-Savoie, vient visiter l'exposition. Il a lancé la construction de l'église, nécessitée par l'accroissement de population, dû à la présence des sanatoriums. L'architecte Maurice Novarina en a établi le plan sur sa demande, et la crypte est sortie de terre. Devémy et Novarina, connaissent Marie-Alain Couturier et sont acquis à l'idée de faire évoluer l'art d'église.



St Dominique, couvent Sainte
Sabine à Rome. Collaboration
Couturier – Hébert-Stevens,
1936-1937.

Ils lui demandent de réunir « une équipe homogène de peintres, de verriers et de sculpteurs ». Le Père dominicain propose Marguerite Huré pour les vitraux de la crypte et le peintre russe Théodore Strawinsky pour la mosaïque du mur. À l'exposition, Devémy est séduit par les vitraux réalisés par Jean Hébert-Stevens d'après des œuvres de Rouault. Devémy demande de pouvoir en bénéficier, Rouault accepte. L'aventure de Notre-Dame-de-Toute-Grâce a commencé (voir page 12).

De 1940 à 1945, Marie-Alain Couturier réside en Amérique du Nord (la Province dominicaine de New York avait demandé à son homologue parisienne un dominicain pour prêcher le carême à la paroisse française de Saint-Vincent-de-Paul). L'artiste en profitera pour fréquenter les Beaux-Arts de Montréal et donner des conférences dans cette ville.

Cette période de sa vie est très riche en rencontres dans un milieu littéraire et artistique : la peintre Louise Gadbois, Henri Laugier (physiologiste). M.-A. Couturier évoque longuement cette période dans le recueil de souvenirs intitulé *La vérité blessée* paru en 1984 chez Plon. C'est aussi à cette époque qu'il change de conviction au sujet du maréchal Pétain. Il s'oriente vers une défense de la « France Libre » et se rapproche du général de Gaulle.

De retour en France, en 1945, il continue son engagement pour l'Art sacré contemporain. En 1949 (à Montbrison), il donnera une conférence pour dénoncer l'ignorance de l'Eglise à l'égard des artistes. Il dira notamment : « L'histoire des rapports entre l'Eglise et l'Art moderne, c'est l'histoire d'un divorce, en tout cas l'histoire d'une incompréhension réciproque à peu près totale. »



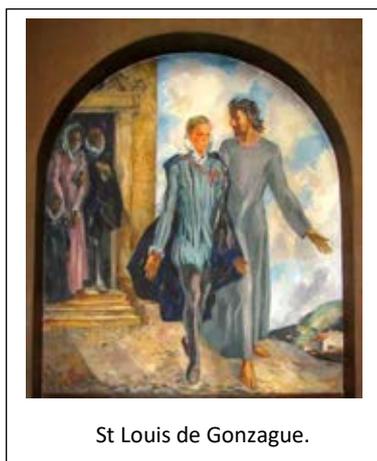
Avant de mourir, le Père Couturier avait lancé un projet, en collaboration avec Le Corbusier : dessiner les plans du nouveau couvent d'études de la Province de Lyon, à bâtir sur un terrain en pente, du domaine de La Tourette dans la commune d'Évreux. Il ne verra pas la réalisation de ce couvent.



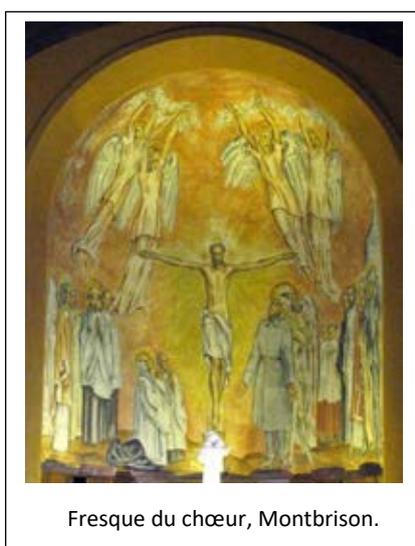
Marie-Alain Couturier était ami avec des artistes tels : Marc Chagall, Pablo Picasso, Jean Bazaine, Fernand Léger, Georges Rouault, Georges Braque, Jean Lurçat, Henri Matisse et aussi avec André Malraux.

Et plus encore, il était lui-même un grand artiste. L'année même de sa mort, une exposition réunissait dans l'ancienne salle du Conseil général de la Loire, à Montbrison, un nombre important de ses œuvres : esquisses, croquis, peintures, aquarelles, traités des manières les plus diverses. Et il manquait à l'appel : les nombreuses fresques (réalisées en France, en Belgique, en Suède, aux Etats-Unis) et les nombreux vitraux (comme à la chapelle des Dominicaines à Vence).

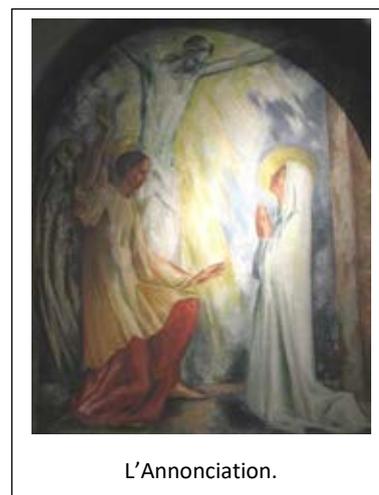
Le Père Couturier a aussi laissé quelques écrits, *La vérité blessée* (citée ci-dessus), *Se garder libre, Dieu et l'Art dans une vie...*



St Louis de Gonzague.



Fresque du chœur, Montbrison.



L'Annonciation.

Parmi les œuvres de Marie-Alain Couturier...

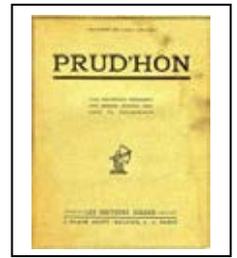
Le Père Régamey.

Raymond-Jean Régamey naît en Alsace le 10 janvier 1900 (à Beblenheim, ville alors allemande, lors d'un voyage familial). Il est décédé à Paris le 12 mars 1996. Sa famille est liée aux arts, la maman écrit et le père dessine. Au lycée Chaptal de Paris, le jeune Régamey est considéré comme un philosophe *bergsonien*. A cette époque, Régamey est encore luthérien. Des rencontres amicales et littéraires (Bossuet notamment) le mèneront vers le catholicisme. Il sera bachelier latin-sciences et philosophie. Après la 1^{ère} guerre mondiale, il entame des études d'histoire et géographie, à la Sorbonne. Il fonde le Groupe des étudiants en histoire de l'art et commence à écrire : sur Théodore Géricault (en 1924) puis sur Claude Monet, sur Eugène Delacroix...



George Desvallières et Pie-Raymond Régamey.

Il est baptisé le 11 mars 1926 par l'abbé Alterman, dominicain. La même année il rédige *Prud'hon* (Pierre Prudon, peintre français, 1758-1823). Il se présente en juin 1928 à Amiens au maître des novices. Il se prénomme alors Pie-Raymond. C'est dans ce lieu qu'il se lie d'amitié avec Marie-Alain Couturier et lorsqu'en 1930 ce dernier va terminer ses études à Rome, ils commencent des échanges épistolaires sur l'art et sur l'Église qui ne cesseront qu'avec la mort de Couturier en 1954.



Il rédige pour *La Vie intellectuelle* (fondée en 1928, par les Editions du Cerf, pour lutter contre l'Action française après la condamnation papale de 1926, plutôt proche des positions de Marc Sangnier) : « L'art sacré et la discipline ecclésiastique » (paru en 1934), et pour le journal *Sept* (hebdomadaire catholique) l'important article : « Le problème de l'art religieux ». Il côtoie les artistes qui ont fondé en 1918 les Ateliers d'Art sacré.

Au printemps de 1935, sa santé se dégrade au point qu'on l'envoie trois mois durant, comme aumônier d'un sanatorium sur le Plateau d'Assy, en Savoie.

Jusqu'à un âge très avancé, il superpose quantité d'activités dans deux domaines majeurs, menées de front et longtemps imbriquées : celle de la théologie spirituelle et celle de l'art religieux. Ces activités se déclinent en tâches d'enseignement, de recherche, de conférences, d'écritures et d'accompagnement spirituel. Il aura toujours gardé cette idée de protéger et d'encourager la renaissance de l'art chrétien, y compris avec des artistes non-croyants. Pie Régamey ira jusqu'à constituer un *Manuel pratique d'art sacré* pour aider le clergé.

Dans son couvent parisien (St Jacques), il assurera de 1941 à 1963, de nombreux cours, principalement de théologie. Il fait aussi paraître plusieurs livres. Après la 2^{ème} guerre mondiale, il assure *qu'il faut saisir l'opportunité de la reconstruction, et pouvoir faire appel à un artiste* « même incroyant, pourvu qu'il ait de l'âme ».

Il relance la revue *L'Art sacré* qui fera connaître les valeurs artistiques qui se préoccupent de spiritualité, quelle que soit leur « tendance », fournira une aide logistique et contribuera à l'éducation du « sens liturgique » des prêtres.

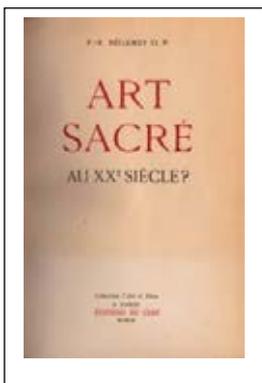
En parallèle, Pie Régamey organise toutes sortes de causeries, conférences, débats allant de la sensibilisation large aux réunions très techniques et aux tentatives de rencontres entre des artistes chrétiens et des personnalités comme Alfred Manessier, Fernand Léger ou Le Corbusier.

Après la dernière exposition qu'organise Pie Régamey (Italie, 1950, « Objets d'art religieux en France »), un certain défaitisme semble l'emporter : « Tout compte fait, je crains d'avoir desservi alors la cause d'un art digne de l'Église : je crains que tant de peine ne se soit soldée par plus d'engouement des uns pour n'importe quel "moderne" et une plus violente réprobation par les autres de ce qui mérite le respect et l'amour. »

Néanmoins, la revue, qui a retrouvé Marie-Alain Couturier, continue avec succès de 1949 à 1954 (avec 29 numéros). L'approche des deux hommes sur la création artistique et sur ses rapports avec la spiritualité est identique, leur confiance réciproque est entière, et ils sont très complémentaires : la beauté de la revue due à Marie-Alain Couturier plaît aux artistes, le didactisme de Pie Régamey est un repère sûr pour le clergé.



Conférence sur l'Art sacré, Pie-Raymond Régamey, 1948.



En 1952, la sortie de l'ouvrage de Pie-Raymond Régamey, qui présente une synthèse de deux décennies d'expériences et de combats, intervient en pleine « querelle de l'art sacré ». L'introduction souligne l'ampleur du défi à relever : « Oui, ce qui est en cause ici, c'est le visage que l'Église présente au monde. »



1948

Deux ans plus tard, le paysage s'obscurcit. Malade, Pie Régamey est hospitalisé. Rome a « à l'œil la revue » (selon le père Vincent Ducattillon). Qui plus est, en cette année 1954, il perd son compagnon de route, le Père Couturier.

Cette même année (le 25 août 1954), le cardinal archevêque de Rouen, Monseigneur Martin, bénit la chapelle St Dominique à Varengeville, en présence de l'abbé Lecoq, de Mr et Mme Braque et du Père Pie-Raymond Régamey. A noter que les vitraux de la chapelle sont réalisés par Paul Bony. Les dessins préparatoires de Georges Braque pour les vitraux, à commencer par le triptyque de Dominique, datent de 1951. L'influence du Père Marie-Alain Couturier, auprès de Georges Braque, a certainement joué pour ce travail du vitrail.

Pendant les années qui suivent, P.-R. Régamey donne beaucoup de conférences (plus de 200) sur l'art principalement, puis sur la spiritualité. Il s'investit dans son ministère spirituel (qu'il assure depuis 1957) auprès des Petites Sœurs des Pauvres (avenue de Breteuil à Paris). Il publie des écrits de son ami et aussi : les *Discours de mariage* (1955), *Art et liberté spirituelle* (1957), *Face à la violence : pour un statut des objecteurs de conscience* (1962), *L'Évangile est à l'extrême* (1970), *Se garder libre* (1972). Il rédige de façon anonyme sa biographie en 1965. Il partage les dernières années de sa vie entre son couvent parisien et celui (en formation) de St Aignan sur Cher (où il assure la formation des novices).



[Source pour les pages 12 à 17 : Dominicains des Provinces Françaises.](#)

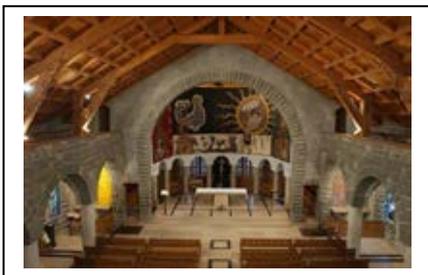
P.-R. Régamey et Le Corbusier, en 1955 à Ronchamp.

The Church at Assy

When Father Couturier returned from the USA and Canada, he once again took up the project at Assy. In 1943, Abbot Devémy, without consulting Couturier, had contacted Pierre Bonnard for the southern side altar, Jean Bazaine for the stained glass windows in the gallery and Jean Lurçat for the tapestry in the chancel, all dependent on a state subsidy.

M-A Couturier managed to obtain this subsidy. He requested that Fernand Leger make the mosaic on the facade, Georges Braque the tabernacle door and that Marc Chagall decorate the baptistry. Jacques Lipchitz asked to make a statue for the baptistry, which was eventually placed in the nave because of its size.

Other orders, decided with Abbot Devémy, were for 4 stained glass windows from Georges Rouault and 8



windows from Jean Berçot, Maurice Brianchon, Adeline Hébert-Stevens, Paul Bony and M-A Couturier himself for the side aisles. Abbot Devémy had written to Henri Matisse in 1946 requesting he make the northern side altar but Matisse only accepted in 1949, once he had begun the Vence Chapel, which was consecrated in 1951.

Devémy had also asked Germaine Richier to make a cross for the crypt. This order was altered by M-A Couturier and Richier was asked for a cross for the high altar. On April 16th 1948, Father Couturier wrote: » Everything was organised very simply, face to face, between artists. With mutual confidence and the same respect for the spiritual task, which we did not all approach in the same fashion, but in which we fully believed, feeling respect and its importance for the future. »

On August 4th 1950, Bishop Cesbron of Annecy consecrated the church for the patients at Assy. The church was the subject of heated debate and much criticism, especially the bronze Christ made by Germaine Richier. This was removed in the spring of 1951 by the Bishop of Annecy, under pressure from the Vatican, and only returned to its place twenty years later!

However Bernard Dorival, art critic at the Modern Art Museum in Paris, made these comments on the Assy Church: « the Assy church or the resurrection of religious art », « an undertaking which ended forever the divorce between art and Christian art ».

In Italy, Mgr Celso Costantini, secretary of « De propaganda fide », the Vatican department in charge of the spread of Catholicism and whose reserved domain was religious art, castigated Richier's work: « This Christ is a caricature masquerading as a crucifix, an insult to God's majesty, a scandal for pious believers » (quoted in the Osservatore Romano, the Vatican newspaper.) Wladimir d'Ormesson (French Ambassador to the Holy See and father of the writer Jean d'Ormesson) replied, saying that Mgr Costantini's work in the Vatican hierarchy « has allowed him little time to get to know the different movements in modern art. »

Marie-Claude Rousseau of the Cultural Department at Angers Catholic University, states that this Christ is « a tree of pain and tenderness » and « that body, standing in the heart of the Assy church, makes sense »

The debate continues and is still elsewhere an issue.

Georges Braque's tabernacle door.

« I thought he would produce something ordinary, but not at all- it is a most elaborate piece of work, revealing his gifts and his admirable taste » the words of Father Couturier in 1948. The bronze door is decorated with a fish and the Greek word « ixtus » (fish), the letters of which signify « Jesus Christ, Son of God, Saviour ». An identical door was given by Braque to St Dominic's Chapel in Varengeville.

Madame Braque and Abbé Lecoq, with the support of Father Couturier, encouraged Braque to do three stained glass windows for the chapel. Father Couturier wrote in his notebook « He agreed because the priest is a really good man and looks after his church well. » and « He doesn't want it to be publicised, it's a personal affair between him, the priest and the village population. It's really Madame Braque who organised everything and got what she wanted. »



Father Couturier

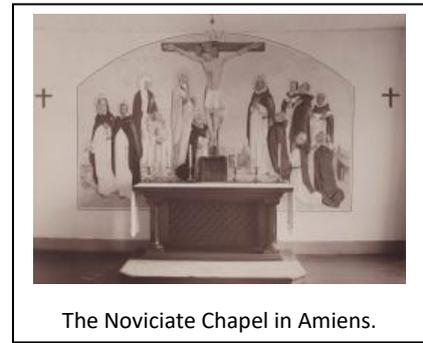
Pierre Couturier was born into a family of millers at Montbrison on November 15th 1897 and died in Paris on February 9th 1954. He had a degree in Latin and Greek.

Wounded in the right foot in 1917, he was evacuated to Pau where he continued to draw and paint.

Joseph Lambertson, a family friend and painter from St Etienne, gave him painting lessons. After the war he lived in Montbrison and in Paris where he met many young artists including Maurice Denis.

He entered the Religious Art Studios, where he studied painting under Georges Desvallières and stained glassmaking with Marguerite Huré. He made friends with Robert Boulet (painter and archeologist), Pierre Dubois (head of the fresco section of the studios) and Jean Hébert-Stevens and his wife Pauline Peugniez, master stained glassmakers. Their daughter married Paul Bony, who gave his name to the family firm.

In 1924 he received the call to become a monk, entering the Dominican noviciate in Amiens and taking the name Marie-Alain. He was ordained as a priest on July 25th 1930 and left to study at the St Thomas Aquinas University in Rome. He left Rome for health reasons (he suffered from asthma) and spent several months in the Thorenc sanatorium near Grasse.



The Noviciate Chapel in Amiens.

In January 1937 he wrote two texts which would define the programme of the « Art Sacré » (Religious Art) magazine: firstly to protect the revival of Christian art by helping to develop taste and judgement (from the editorial « Servir »), (and secondly) which implies free speech in the choice of subjects, a criticism of religious works as to their artistic worth and a systematic research into the religious value of modern art. (from the article « Freedom »)

The magazine steadily increased its readership, with nearly four thousand subscribers in 1939. However, talented Christian artists were rare and from April 1937 onwards, it was clear that the only way to revive dying religious art was to draw on the vitality of secular art.

It is thanks to Pie Régamey that the magazine continued until 1948. In September 1949, the issue 1-2 of « Art Sacré » was published, mainly comprising of photos, especially by M-A Couturier, who hoped that Christian artists would involve themselves more fully in the artistic field.

Two exhibitions accompanied the work of Fathers Couturier and Régamey. The first was organised by Joseph



Pichard in 1938 at the Pavillon de Marsan in the Louvre. The participants were Marc Chagall, André Derain, Charles Dufresne, Maurice Utrillo, Henry de Waroquier and Georges Rouault. The second, « Modern stained glass and tapestries », organised by J. Hébert-Stevens, Pauline Peugniez and M-A Couturier was at the Petit Palais in June 1939. For the first time it showed religious works next to secular works signed by Georges Braque, Pablo Picasso, Fernand Léger and Jean Lurçat.

Abbot Jean Devémy, priest in charge of the future church at Assy in Haute Savoie, came to visit the exhibition. He had started to build the church made necessary by the rising population due to the numerous sanatoriums in the area. The architect, Maurice Novarina, had produced the plans and the crypt had been built. Devémy and Novarina both knew Couturier and agreed with his idea of developing art in churches.

They asked him to bring together « a like-minded team of painters, stained glass makers and sculptors » Couturier suggested Marguerite Huré for the stained glass windows in the crypt and the Russian artist Theodore Strawinsky for the wall mosaics. At the exhibition Devémy was entranced by the windows made by J. Hébert-Stevens from Rouault's designs and asked to use them. Rouault agreed and the adventure of Notre Dame de Toute Grâce began.

Between 1940 and 1945, Couturier lived in North America. The Dominican Province of New York had asked the Paris Province for a Dominican priest who would preach to the French congregation of St Vincent de Paul. Whilst there, Couturier attended the Art School in Montreal and gave talks in the city. During his time in North America he met many artists and writers including the painter Louise Gadbois and the physiologist Henri Laugier.

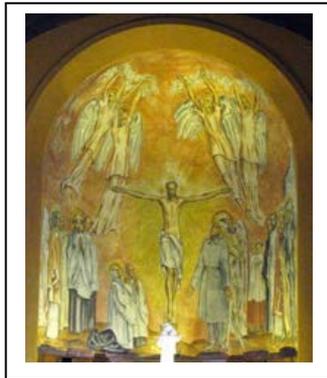
M-A Couturier wrote a book concerning this time of his life, called « La Verité Blessée » (The Injured Truth), which was edited by Plon in 1984. It was at this time that he changed his opinion concerning Marshal Petain and began to support the idea of « Free France » and General de Gaulle.

On his return to France in 1945, he continued his involvement in contemporary religious art. In 1949 at Montbrison he gave a talk denouncing the Church's ignorance of artists. He said « The history of relations between the Church and modern art, is the history of a divorce, or at least the history of almost complete reciprocal misunderstanding. »

Before his death, Couturier had launched a project with Le Corbusier : to draw up plans for a new monastery to be built on sloping land at the La Tourette estate in Evreux, under the jurisdiction of the Lyon Province. He would not live to see it built.

Marie-Alain Couturier was the friend of many artists including Marc Chagall, Pablo Picasso, Jean Bazaine, Fernand Léger, Georges Rouault, Georges Braque, Jean Lurçat, and Henri Matisse and also of André Malraux.

Furthermore he was himself a great artist. The year he died there was an exhibition of his works in the Old Council Hall at Montbrison. It included sketches, paintings, watercolours and different treatise. Missing were his numerous frescoes, to be found in France, Belgium, Sweden and the U.S, and his stained glass windows, for example those at the chapel at Vence. He also wrote books including « La Verité blessée », « Se garder libre » (Remaining free »), « Dieu et l'Art dans une vie » (God and Art in a life)



The chancel fresco at Montbrison.

FATHER REGAMEY

On January 10th 1900, Raymond-Jean Régamey was born during a family holiday at Beblenheim in Alsace, which was at that time a German town. He died in Paris on March 12th 1996. His family was connected with the arts; his mother wrote, his father drew. At the Chaptal Lycée in Paris, the young Régamey was considered a Bergsonian philosopher. I was Lutheran, however friendly and literary encounters, in particular Bossuet, led him to Catholicism. His baccalaureat was in Latin, Greek and philosophy but after the First World War, he went to the Sorbonne to study geography and history. He founded an Art History Student Group and began writing – on Théodore Géricault in 1924 and then on Claude Monet, Eugène Delacroix etc.

He was baptised by Abbot Alterman, a Dominican, on 11th March 1926 and the same year wrote « Prud'hon » about the French painter Pierre Prudon 1758-1823. In June 1928 he became a novice monk in Amiens, taking the name Pie-Raymond. Here he met Marie-Alain Couturier and when Couturier left to finish his studies in Rome, they began a correspondance about art and the Church which only ended with Couturier's death in 1954.



Prud'hon selfportrait,
1789.

Régeamey wrote an article « Religious art and ecclesiastical discipline » for « La Vie Intellectuelle », founded in 1928 by the publishing house « Les Editions du Cerf » to fight against « Action Française » after the papal condemnation in 1926. For the weekly Catholic newspaper « Sept », he wrote an important article « The problem of religious art ». He also knew the artists who founded the Religious Art Studios in 1918.

In the spring of 1935, his health deteriorated and he was sent for three months, as a chaplain, to a sanatorium on the Assy Plateau in the Alps.

Throughout his life he was active in two major fields which were often intertwined: spiritual theology and religious art. His activities included teaching, research, talks, writings and spiritual support. Régamey felt the need to protect and encourage the revival of Christian art, even with non-Christian artists. He even prepared a « Practical Manual of Religious Art » to help the clergy.

He gave lessons, mainly on theology in his Paris monastery, St Jacques, from 1941 to 1963. He also wrote several books. After the Second World War, he said that one must seize the opportunity to rebuild and call on artists « even non-believers as long as they have a soul »

He relaunched the magazine « Art Sacré » which would make known the artistic values concerning spirituality, whatever their tendency; which would supply logistical help and which would contribute to educating the clergy in liturgical meaning.

At the same time, Father Régamey organised talks and debates, some to increase general awareness, some very technical and some as attempts to bring together Christian artists and well-known people such as Alfred Manessier, Fernand Léger or Le Corbusier.

After the last exhibition he organised in Italy in 1950 on « Objects of Religious Art in France », he seemed completely downhearted « When all is said and done, I fear I have done a disservice to art which is worthy of the Church, I fear that a result some people are infatuated with any » modern » art whilst others disapprove violently of that which deserves respect and love. »

Nevertheless, the magazine continued successfully for a further 29 issues between 1949 and 1954.

Couturier and Régamey had an identical approach to artistic creation and its links with spirituality. They had complete confidence in one another and they complemented each other : the beauty of the magazine due to Couturier, pleased artists while Régamey's teaching was a solid point of reference for the clergy.

In 1952, Pie-Raymond Régamey published « Art Sacré au XXe siècle? » (Twentieth Century religious art), which summed up two decades of experience and struggle. It appeared in the middle of the « quarrel about religious art ». The introduction underlined the challenge « Indeed, what is at issue here, is the image that the Church presents to the world »

Two years later, in 1954, the situation darkened. Father Régamey fell ill and went into hospital. Rome had its eye on the magazine, according to Father Vincent Ducattillon. Above all, Régamey lost his closest friend when Couturier died.

That same year on the 25th August, the Cardinal Archbishop of Rouen, Mgr Martin, consecrated St Dominic's Chapel in Varengeville in the presence of Abbot Lecoq, M and Mme Braque and Father Pie-Raymond Régamey. The stained glass windows were made by Paul Bony, including the St Dominic triptych, the preparatory drawings of which were done by Braque in 1951 and were no doubt influenced by Father Couturier.

In the years that followed, Father Régamey gave more than 200 talks, mainly about art but also on spirituality. He carried out his ministry, begun in 1957, to the order of the Little Sisters of the Poor in Paris. He published Couturier's writings and also « Discours du Mariage » (On marriage) in 1955, « Art et Liberté Spirituelle » (Art and Spiritual freedom) 1957, « Face à la Violence : pour un statut des objecteurs de conscience » (In the face of violence, a legal right for conscientious objectors) 1962, « L'Évangile est à l'extrême » (The Gospel is at extremes) 1970 and « Se garder libre » (Retaining one's freedom) 1972. He wrote his biography anonymously in 1965. He spent the last years of his life between his Parisian monastery and teaching novices at the St Aignan sur Cher monastery.

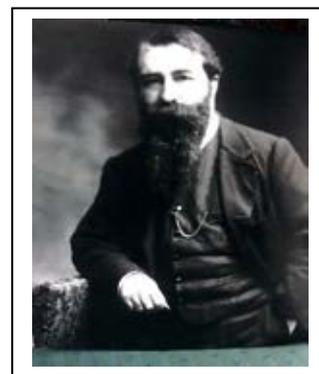


P-R Régamey and Le Corbusier at Ronchamp.

Source for the articles on Fathers Couturier and Régamey : The Dominicans of the French Provinces.

1866-2016

150^{ème} anniversaire de la naissance de Jean Francis Auburtin



Jean Francis Auburtin est né le 2 décembre 1866 à Paris. Il était artiste peintre et décorateur. Il est l'aîné d'une famille de quatre enfants. Son père, Alexandre Emile Auburtin, originaire de Metz, était architecte. Sa mère, Louise Jeanne Marion, originaire de Paris, sans profession, est la fille d'un banquier du Faubourg-Poissonnière.

Jean Francis Auburtin en quelques dates :

En 1875 : Jean Francis entre à l'école l'Alsacienne de Paris (il y restera jusqu'à ses 18 ans). Son père devient actionnaire et administrateur de l'école en 1879 et sera nommé architecte des nouveaux locaux à construire. Cette école constitue un des laboratoires de l'école laïque et républicaine. Très intéressé par la peinture, il reçoit des conseils d'un ami de la famille, le peintre Théodore Devilly.

Depuis deux ans, la famille passe les vacances à Houlgate, où le père a fait construire une villa (Le Chalet).

En 1884 : il intègre l'École des Beaux-Arts de Paris. Il reçoit l'enseignement de Jules Lefebvre et de Jean-Joseph Benjamin-Constant avec lesquels il noue des relations d'amitié. Son dernier professeur (en 1892) est Gustave Moreau. Il découvre à la fois les grands motifs de décoration et le symbolisme. (1) Il rencontre l'œuvre de Pierre Puvis de Chavannes (leurs chemins vont se croiser à Paris et à Marseille).

En 1892 : il expose ses toiles et se marie avec Marthe Deloye (fille du général d'artillerie Félix Deloye et sœur d'un ex-condisciple de l'Alsacienne).

En 1895 : Auburtin reçoit sa première commande : la décoration d'un plafond pour la salle à manger du recteur à la Sorbonne. Puis il décore l'amphithéâtre de zoologie de la faculté. Il étudie la faune et la flore sous-marine aux aquariums de Roscoff et de Banyuls d'où il rapporte des croquis qui lui permettront de réaliser la décoration du plafond avec l'œuvre *Le fond de la mer*. Cette œuvre (réalisée en 1898) sera déposée ultérieurement et conservée au Dépôt des Œuvres d'Art de la Ville de Paris à Ivry.





Il rencontre Puvis de Chavannes qui l'encourage et le soutient. Ce dernier avait peint le décor du grand escalier du musée des Beaux-arts, aile gauche du Palais Longchamp de Marseille, Auburtin signera celui du Muséum d'histoire naturelle, aile droite du même Palais (qu'il terminera fin 1898, juste après la mort de Puvis de Chavannes).

En 1899 : il devient sociétaire de la Société des Beaux-Arts et fréquente Auguste Rodin. Il soutient notamment le projet de musée Rodin lancé par Judith Cladel (femme de lettres et fille du romancier Léon Cladel).

J.F. Auburtin est un solitaire, idéaliste et amoureux de la nature, qui se déplace souvent avec une loupe pour ne rien rater des éléments. Il passe à côté des grands sujets sociétaux de son époque, notamment l'affaire Dreyfus (1896-1899, contrairement à Monet, Signac et Pissarro du côté des dreyfusards ou Cézanne, Renoir, Blanche et plus encore Degas, du côté des antidreyfusards).

Il déclarera bien plus tard : « Je n'ai jamais déniché d'oiseaux. Je les regardais vivre avec joie. Rien n'est plus joli que les voir chez eux. Maintenant où je suis trop vieux pour escalader les vieux chênes, je passe de bonnes heures dans les bois à épier leur petite vie dans leurs maisons vertes !! On devrait apprendre à l'école, aux enfants, à aimer les arbres et les oiseaux sans couper les uns et tuer les autres !!! Cela ferait du bien à notre pays !!! »

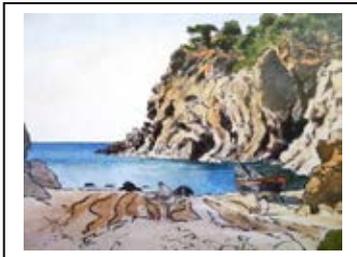
En 1900 : le talent de peintre mural est vite reconnu et les commandes affluent, telle la réalisation de plusieurs décors pour l'Exposition universelle, la Porte monumentale du Palais des Fêtes, esplanade des Invalides (1901-1902), l'escalier du Palais du Luxembourg.

S'il participe à la décoration du buffet de la gare de Lyon à Paris en 1901 (actuel Train Bleu), son nom apparaît dans divers documents, l'œuvre, *La ville de Nice*, n'est pas localisée et a certainement fait partie des peintures remplacées en 1905. J.F. Auburtin était du cercle des amis de Marius Toudoire, architecte chargé de la décoration de cette gare.



Il est un peintre de la nature et plus spécifiquement encore de la mer et de ses rivages. En décembre 1900, le critique d'art Rémy Salvator (dans la revue *l'Art décoratif*) assure : « Chez Auburtin, on sent vibrer une âme méridionale... ».

Il faut dire qu'à cette époque Auburtin est émerveillé par les îles d'Or, au large de la côte varoise : Porquerolles, Port Cros, Le Levant. Le peintre y pratique la gouache mais aussi l'aquarelle, dans des tableaux aux couleurs chaudes, dont certains sont rattachés au japonisme.



C'est la première région peinte par Auburtin (en dehors de l'Italie au cours de son voyage de noces, ici en tableau). →



Le couple Auburtin séjourne aussi en Bretagne : Erquy, Bréhat, Ploumanach, Belle Ile. Dans ces lieux Auburtin réalise des œuvres de grande qualité. Puis Auburtin découvre, les sommets des Pyrénées, les Landes, Talloires sur les bords du lac d'Annecy, ainsi que la Corse.

En 1904 : lors de son passage en Normandie, notamment pour peindre sur Etretat, lieu qu'il affectionne particulièrement depuis 1898, Jean Francis Auburtin rencontre le paysage de Varengueville. Les tableaux des falaises de Mordal (entre les Blancs Pâtis et les Pâtis Doux) traduisent l'émerveillement du peintre à la vue du spectacle de cette mer, sans cesse recommencée (pour le dire comme Paul Valéry). Auburtin est sur les pas de Monet (et notamment avec la fameuse cabane des douaniers, qu'il va peindre de nombreuses fois) et bien sûr les pins maritimes, un des arbres qu'il préfère et qui alimente son japonisme.



En 1907 : Jean Francis et Marthe décident d'acheter un terrain dans la commune de Varengueville, et demande à son frère Jacques-Marcel (1872-1926), architecte, de lui construire une maison. Elle sera nommée la Mazurie. A la même époque, Jean Francis Auburtin se lie d'amitié avec Guillaume Mallet, propriétaire du Bois des Moutiers. Il peint la fille du couple Mallet en 1906.

En 1908, il décore le grand amphithéâtre de la faculté de droit et des lettres de Lyon. Vivant en retrait de l'effervescence parisienne, Auburtin reçoit peu de commandes de particuliers. Il réalisera néanmoins deux panneaux pour l'hôtel de la comtesse de Béarn (en 1903-1904).

Pendant tout ce temps, Auburtin continue l'aquarelle et la peinture à l'huile, le pastel et la gouache. Il expose à Paris, mais aussi à Nantes et au Havre.

En 1909 : il réalise des gouaches à l'école de danse d'Isadora Duncan. Il continue le travail sur les danseuses avec son amie, Loïe Fuller. Il participe à un spectacle de la troupe en 1914. Avec Loïe Fuller, Auburtin participe à la Panama-Pacific International Exposition de San Francisco, en 1915. Auburtin expose aussi à Buffalo et à Chicago.

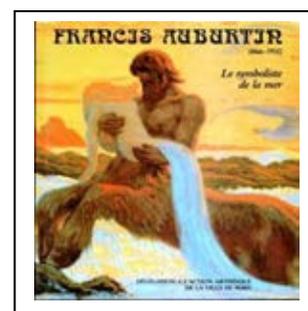


↳ A noter la sortie au cinéma, d'un film sur Loïe Fuller et Isadora Duncan.

En 1912 : le journaliste et romancier, Jean-François Louis Merlet, dira d'Auburtin (conférence de St Cloud) : « Depuis Puvis de Chavannes, aucun artiste ne comprit à un plus haut point que Francis Auburtin le rôle de la décoration murale et de « l'autre vie » qui se révèle, au moment où se mêlent la réalisation du peintre et la vie extérieure qu'il tente d'embellir. »

Louis Vauxcelles (influent critique d'art) déclare : « Nous avons eu notre Giotto, l'immortel Puvis de Chavannes... Et voici enfin son disciple préféré, l'héritier de sa pensée et de son style, son continuateur inspiré : Francis Auburtin. » C'est le même Louis Vauxcelles (dans le Gil Blas) qui dénonça férocelement le fauvisme et le cubisme...

Christian Briand, historien de l'art, dans le livre *Le symbolisme de la mer* (1997), évoque « les visions arcadiennes » (lieu idéal propice à la méditation) d'Auburtin et « une expression éternelle de l'aspiration des hommes vers le royaume lointain du pastoral ».

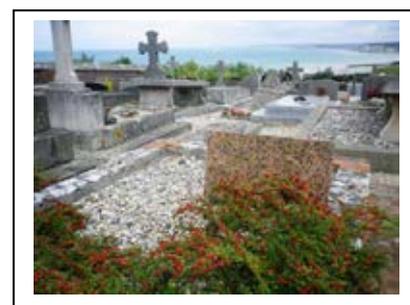


Entre 1914 et 1918 : le couple vit entre la maison de Vareneville et l'appartement parisien, rue de l'Université.

En 1924, il réalise le décor de la salle des colonnes au Conseil d'Etat. Il continue à exposer jusqu'en 1929 à la Société nationale des beaux-arts.



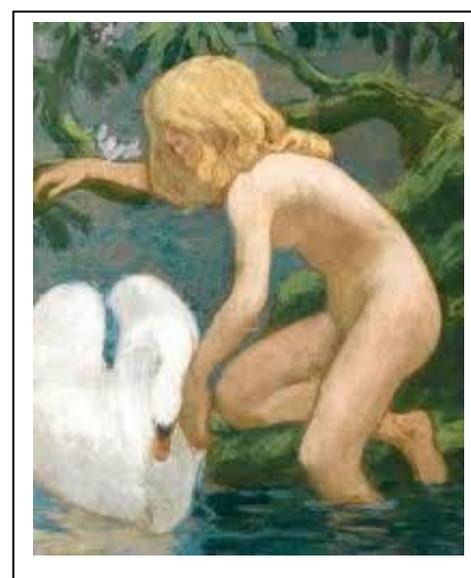
Le 22 mai 1930 : Jean Francis Auburtin, décède à Dieppe (l'année où le couple Braque s'installe à Vareneville). Il est inhumé dans le cimetière marin.



Il existe depuis 2005 une Association : *les Amis et Descendants de Jean Francis Auburtin*, dont le siège social est à la mairie de Nantiat (Haute-Vienne) ; son but est de réaliser un catalogue raisonné de l'artiste, de faire connaître et promouvoir son œuvre : <http://www.jeanfrancis-auburtin-association.fr/index.html>

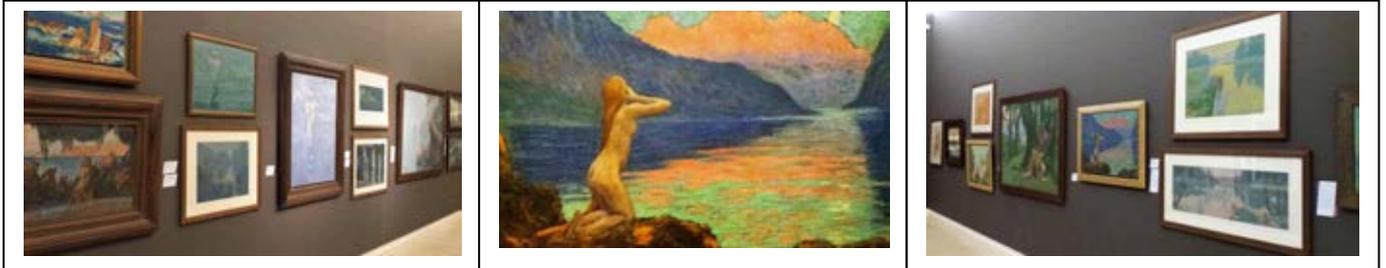
(1) Dans ses œuvres des années 1900, Auburtin puise dans le répertoire des mythes, associant des figures (centaure, nymphe, faune, cygne...) à un paysage idéalisé, le plus souvent d'une grande simplicité. Selon J.F. Louis Merlet, il est le peintre du « merveilleux jardin du passé. »

(2) L'art japonais est marqué par le culte de la nature. C'est l'art du monde éphémère et mouvant, qui puise son inspiration dans la rue, le quotidien et les rythmes de la nature. Jean Francis Auburtin y est très sensible et s'applique à la même démarche artistique, surtout dans sa relation à la nature. Dans ses œuvres le peintre utilise la technique du lavis à l'aquarelle et à l'encre de Chine (dilution d'une couleur en plusieurs intensités de couleurs), des plans obliques, des vues plongeantes, des motifs tronqués, un espace sans profondeur, des lignes pures et simples et une palette vive et intense. Comme beaucoup d'artistes de l'époque (Rodin, Monet... ou encore les frères Goncourt) Auburtin achète des réalisations d'artistes japonais, des peintres bien sûr mais aussi des écrits, des bronzes, des céramiques, des kakémonos (calligraphies sur soie ou papier) et des netsukes (objets vestimentaires traditionnels). Jean Francis Auburtin s'inspire notamment d'Hokusai.



à voir...

au Musée des
Beaux-Arts de Rouen, jusqu'au 21 mai 2017.



séance de rattrapage pour le photomontage

sur Jean Francis Auburtin

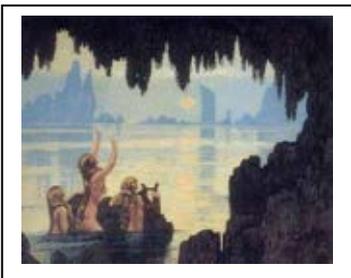
le samedi 1^{er} avril de 18h à 19h30

salle de la Mairie de Varengueville-sur-Mer

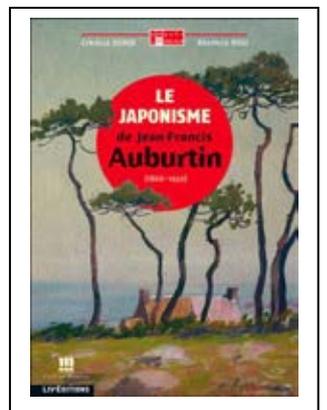
entrée gratuite, bien sûr.

1866-2016 : The 150th anniversary

of the birth of Jean Francis Auburtin



Jean Francis Auburtin was born on December 2nd 1866 in Paris. He was a painter and interior decorator, the eldest of four children. His father was an architect and his mother, Louise Jeanne Marion, came from Paris and was the daughter of a banker.



Important dates in Auburtin's life:

1875 : Jean Francis Auburtin entered the Alsatian School in Paris, which was a testing ground for lay republican education and he remained there until he was eighteen. His father became a shareholder and board member of the school in 1879 and was appointed architect when the new school was built.

Auburtin was very interested in painting and received advice from a family friend, the painter Théodore Devilly. From 1873 onwards, the family spent the holidays at Houlgate where the father had a villa built, « Le Chalet ».

1884 : Auburtin entered the Beaux-Arts (Fine Arts) School in Paris, where amongst his teachers were Jules Lefebvre and Benjamin Constant, with whom he became good friends. In 1892, his last teacher was Gustave Moreau. He discovered symbolism and large decorative patterns. Auburtin was very interested in mythology and often put centaurs, nymphs, fauns and swans into idealised landscapes. He first saw the works of Puvis de Chavannes and their paths would cross in Marseille and Paris.

1892 : Auburtin exhibited his first paintings and married Marthe Deloye, the daughter of General Felix Deloye and the sister of one of Auburtin's fellow pupils at the Alsatian School.

1895 : He received his first order – a ceiling decoration for the Rector's dining room at the Sorbonne. Then he painted the zoology amphitheatre at the university. He studied marine life at the aquariums in Roscoff and Banyuls and his sketches helped with the ceiling's decoration "The sea floor". This work, finished in 1898, was eventually taken down and put into the Paris Art Store in Ivry.



He met Puvis de Chavannes who encouraged and helped him. De Chavannes decorated the grand staircase in the Musée des Beaux Arts situated in the left wing of the Longchamp Palace in Marseille while Auburtin decorated that in the right wing of the Palace which housed the Natural History Museum, finishing it in 1898 just after de Chavannes' death.

1899 : He joined the Fine Arts Society where he met Auguste Rodin. He was a supporter of the Rodin Museum project started by Judith Cladel, writer and wife of the novelist Léon Cladel.

Jean Francis Auburtin was a solitary person, an idealist and a nature lover, who travelled around with a magnifying glass so as not to miss any element of nature. He was not interested in the controversies of his age, for example the Dreyfus affair, unlike many of his contemporaries – Monet, Signac, and Pissarro, who supported Dreyfus and Cézanne, Renoir, Blanche and Degas who were anti-Dreyfus.

Later he declared "I never took fledgelings from their nest. I happily watched them live. Nothing is prettier than to see them in the nest. Now that I am too old to climb the ancient oaks, I spend hours watching them amongst the leaves! Children should be taught at school to love trees and birds without cutting the former and killing the latter! That would improve our country!"

1900 : His talent as a painter of murals was recognised and he received many orders, such as several decorating projects for the World Exhibition, the Monumental Doorway to the Palais des Fêtes on the Esplanade des Invalides (1901-1902) and the staircase in the Luxembourg Palace.

Although his name is on several documents concerning the decoration of the station buffet in the Gare de Lyon in 1901, the exact whereabouts of his work "The town of Nice" is unknown and probably was one of several paintings replaced in 1905. Auburtin was friends with Marius Toudoire, the architect in charge of decorating the station.

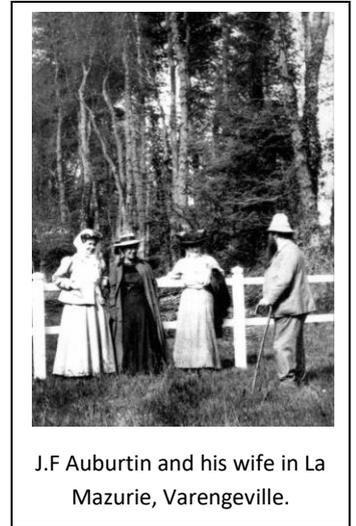
Auburtin was a painter of nature and especially sea and shore. In an issue of "Art Décoratif" in 1905, the art critic Rémy Salvator wrote : "With Auburtin, we feel the Mediterranean soul vibrate..." It's true that at this period, Auburtin was entranced with the "Iles d'Or" (Golden Isles) off the Var coast : Porquerolles, Port Cros, Le Levant. Auburtin used gouache but also watercolours in vivid paintings, sometimes in a Japanese style. This was the first region painted by Auburtin except for Italy where he had spent his honeymoon.

The Auburtins also stayed in Brittany : Erquy, Bréhat, Ploumanach, Belle Isle, where he did some excellent paintings. Then he discovered the Pyrenees, the Landes, Talloires on Lake Annecy and Corsica.

1904 : When Auburtin was passing through Normandy to do some painting at Etretat, one of his favourite places, he discovered Varengeville. His paintings of the cliffs at Mordal, between the Patis Doux and the Blancs Patis, show his wonder on seeing the beauty of the sea, “forever renewed” to quote Paul Valéry. Auburtin followed on the steps of Monet, especially with the famous Customs Officers’ cottage which he would paint many times and the maritime pines, one of his favourite trees, which encouraged the Japanese style in some paintings. He was inspired by Japanese artists, especially Hokusai, buying their works and using their techniques.

1907 : Jean-Francis and Marthe decided to buy land and build a house in Varengeville. He asked his brother Jacques-Marcel, an architect, to design the house, which he called “La Mazurie”. Auburtin had become friends with Guillaume Mallet, owner of the Bois des Moutiers and he painted his daughter in 1906.

1908 : He decorated the main amphitheatre of the Law and Arts Faculty in Lyon. Since he lived far from the bustle of Paris, he received few orders from private individuals though he did paint two panels for the Countess of Béarn’s Parisian home. He continued painting with watercolours, oils, pastels and gouache, exhibiting in Paris, Nantes and Le Havre.



1909 : He did paintings in gouache at Isadora Duncan’s dancing school and continued his work on the dancers with his friend Loïe Fuller, taking part in one of their shows in 1914. He and Loïe Fuller also took part in the Panama-Pacific International Exhibition in San Francisco in 1915 and Auburtin exhibited in Buffalo and Chicago too. A recent film “The Dancer” about Isadora Duncan and Loïe Fuller has just appeared.

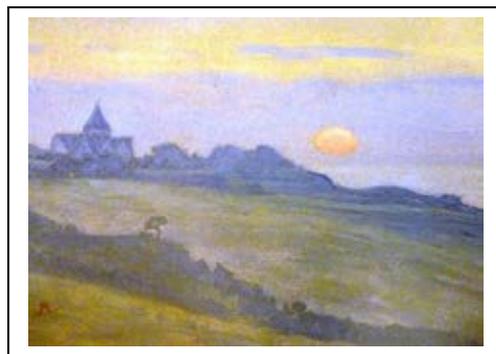
1912 : The journalist and novelist, Jean-François Louis Merlet said of Auburtin in a talk at St Cloud “Since Puvis de Chavannes, no artist has understood better than Francis Auburtin, the role of wall paintings and “the other life” that appears when the painter’s art and the outside life he wishes to beautify, come together.” Louis Vauxcelles, an influential art critic, declared “We have our Giotto, the immortal Puvis de Chavannes ... and now at last comes his favourite disciple, who has inherited his thought and style, his inspired heir : Francis Auburtin.”



It was the same Louis Vauxcelles in “Gil Blas” who castigated Fauvism and Cubism. In his book “The Symbolism of the Sea” Christian Briend, art historian, evoked Auburtin’s Arcadian visions and “an eternal expression of man’s aspiring for a distant pastoral kingdom.”

1914-1918 : The Auburtins spent part of the time in Varengeville and the rest in their Paris apartment.

1924 : Auburtin decorated the Room of Pillars at the State Council Building and until 1929 he continued to exhibit at the National Fine Arts Society.



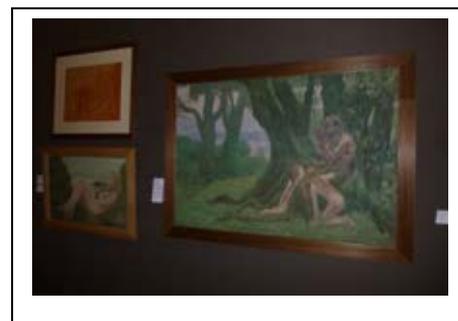
1930: On May 22nd, Auburtin died at Dieppe. He was buried in the church graveyard in Varengeville.



In 2005 the association “Les Amis et Descendants de Jean Francis Auburtin” was formed, based at the Town Hall in Nantiat, Haute Vienne. Its aim is to prepare a full catalogue of the artist’s works and to make them known to the wider public: <http://www.jeanfrancis-auburtin-association.fr/index.html>

Don't forget :

The exhibition at the Musée des Beaux Arts in Rouen until 21st May 2017



The photomontage on Jean Francis Auburtin on Saturday April 1st from 6pm to 7.30pm at the Varengeville Town Hall. Free entry.

la page en photos...



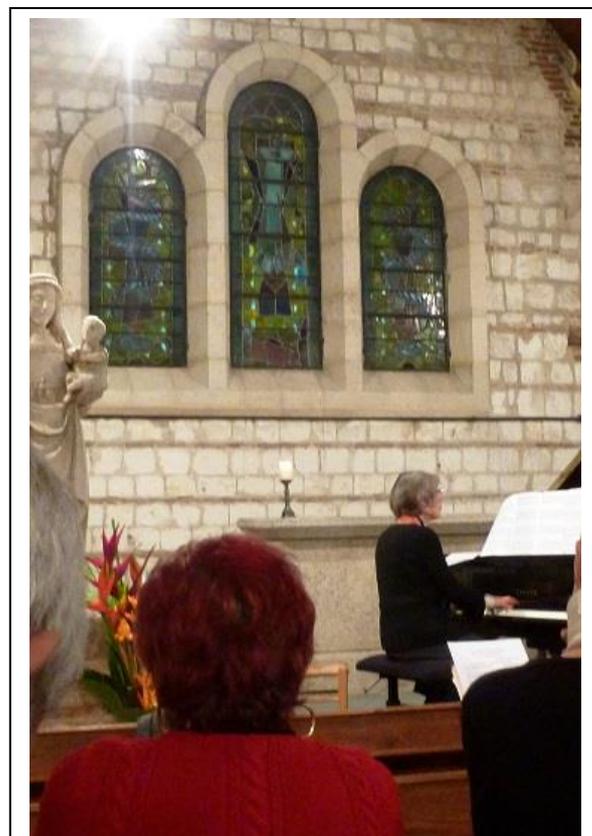
Les photos présentées dans la lettre sont réalisées par les membres du groupe de bénévoles, si vous désirez présenter une photo en complément de celles-ci, c'est tout à fait possible, nous précisons bien entendu votre nom et prénom, si vous le désirez...

The photos in this newsletter were taken by members of the group. If you would like to contribute a photo, please contact us, stating whether you wish your name to appear or not.

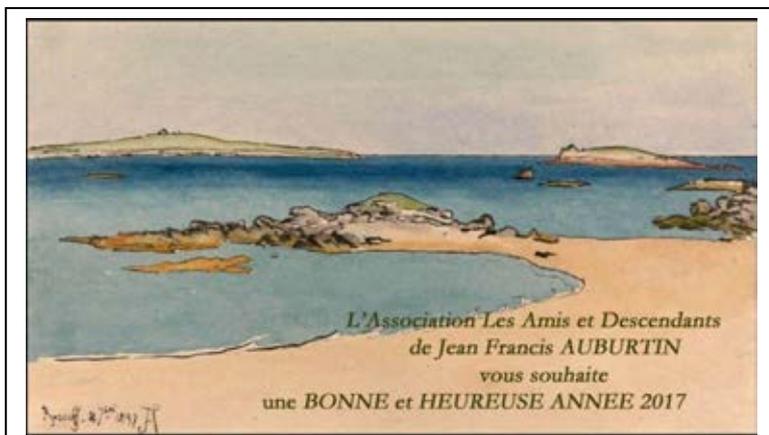


L'Assemblée générale annuelle de l'association. Madame Sautory (à la droite de J.P. Rousseau) nous a présenté son travail sur Braque et les Arts sacrés.

At the AGM of "Les Amis de l'Eglise de Varengville" association. Madame Martine Sautory told us a little about her work on Braque and religious art.



Le rendez-vous annuel de la Closerie de la musique dans la chapelle St Dominique, 22 octobre 2016. The annual concert of the « Closerie de la Musique » association at St Dominic's Chapel, on 22nd Octobre 2016.



Association des Amis de l'église de Varengville. Conception : groupe de bénévoles Varengvillais du cimetière marin, de l'église St Valery et de la chapelle St Dominique : Jean-Michel Chandelier, Marie et Philippe Clochepin, Denise et Jean-Pierre David, Annie Defresne, Alison Dufour, Dominic Ellison, Hubert Van Elslande, Pierre Garin, Jean-Paul Jouen, Henri-Georges Legay, Maggy Lemaître, Sabine Lesné, Philippe Monart, Yvette Morlet, Roger Simonot, Annick Véron.

Traduction anglaise : Alison Dufour.

Crédit photos et réalisation : Philippe Clochepin.

Contact : animbenev@gmail.com

Site : <http://www.amiseglisevarengville.com/>